Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 22 (1919-1920)

Artikel: L'allemand
Autor: Bovet, E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750083

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ALLEMAND.

I

M. Jacques Rivière, l'excellent collaborateur de la *Nouvelle Revue française*, mobilisé en août 1914, a passé trois ans de captivité en Allemagne, pendant lesquels il a observé, d'un regard singulièrement aigu, la mentalité de ses gardiens, depuis la simple sentinelle jusqu'au commandant de camp. Il s'est documenté aussi dans les journaux, dans les revues, et a publié (il y a environ un an, c'est-à-dire avant la paix) un petit volume très condensé, très suggestif, intitulé *L'Allemand.* [1])

Jacques Rivière déclare avoir hésité à publier son ouvrage: il ne voulait pas contribuer à augmenter la haine; il doutait de la justesse de son jugement. Finalement il a cédé „à la fureur de son esprit". Il avait besoin de se débarrasser de l'Allemagne. „Je ne m'en prends pas à ses crimes, mais à sa façon de penser et de sentir; je la répudie bien exactement". Il veut „définir" les Allemands, „faire une œuvre posée, concrète, véridique"; il espère même que son livre aidera aux Français „à sortir de la féroce et grandiose ignorance où nous vivons de notre ennemi", au risque de déplaire „aux excitateurs de tous calibres qui mènent le chœur de la vocifération contre l'ennemi".

Quoique mon jugement diffère, gravement, en des points importants, de celui de Jacques Rivière, je crois à l'absolue sincérité de son effort; et comme son intelligence est très pénétrante, son livre mérite d'être lu et médité, même (et surtout) par ceux-là qui sursauteront devant certaines affirmations péremptoires.

En voici une brève analyse:

Ce qui frappe au premier coup d'œil chez les Allemands, c'est leur manque de tempérament, la profondeur de leur *indifférence.* Devant un fait, une idée, que le règlement ne prévoit pas, la réponse des sentinelles est infailliblement: „Das ist mir egal". Le courant de vie qui les traverse est intense, mais la matière qu'il parcourt est amorphe. „Fromm und stark", et c'est tout; aucune

---

[1]) *L'Allemand. Souvenirs et réflexions d'un prisonnier de guerre.* Paris, Nouvelle Revue française. 1919. — Je signale aussi ses *Etudes*, parues en 1912, également à la Nouvelle Revue française (sur Baudelaire, Claudel, Gide, Ingres, Cézanne, Gauguin).

susceptibilité; d'où aussi le manque de haine spontanée et naturelle. C'est par ordre que l'Allemand est méchant ou héroïque. Sa brutalité est inconsciente; c'est pourquoi il l'oublie si aisément.

„L'Allemand sait qu'il y a un Vrai et un Faux, un Bien et un Mal; mais il n'en sent pas le relief" (page 58). Il est très embarrassé quand il est obligé de porter un jugement moral; il oscille entre les pôles opposés de l'appréciation; il a peur de se tromper; il a besoin d'un „Fachmann". Et c'est pourquoi il n'a trouvé pendant la guerre aucune formule impressionnante, convaincante; il n'a trouvé que la Liberté des Mers. — „Au lieu de penser les choses sous les deux catégories de Bien et de Mal, il les pense sous la catégorie unique du Possible" (page 76). Or le Possible est une catégorie vertigineuse. De degré en degré, l'Allemand en arrive, sans s'en douter, aux énormités. L'invasion de la Belgique n'a pas été une scélératesse méditée, décidée dans une résolution tragique; elle s'est insinuée comme une possibilité. Cela explique son manque de foi. Il a fait des promesses sincères; mais des possibilités nouvelles surgissent; et alors on s'illusionne soi-même par un compromis.

De même pour le Vrai et le Faux. „Les Allemands n'ont pas lancé dans cette guerre de véritables mensonges, de nouvelles entièrement fabriquées; ils ont donné peut-être moins que nous dans le genre du ‚canard', proprement dit... Il faut le dire carrément: l'Allemand ne ment jamais; il prolonge. Il ne sort pas de la vérité, parce qu'elle n'a pas pour lui de limites propres; s'il la déborde, c'est sans le voir" (pages 112 et 115). Il confond l'être et le paraître; intellectuellement et moralement, il vit d'*Ersatz*.

L'Allemand a pourtant une vertu active: c'est la volonté. „Elle est infatigable et sans défaut, elle est pratiquement infinie" (page 129). Elle fait naître la colère et la supprime; elle organise la cruauté; elle fait du travail une véritable manie; elle est directement créatrice. „Pour commencer quelque œuvre que ce soit, on a besoin en général de quelque rudiment, d'une invitation, si ténue soit-elle, de la matière. L'Allemand se passe de tout. Ou plutôt il crée les commencements mêmes de tout ce qu'il se propose de faire; il les façonne de sa main comme tout le reste. Et ainsi, n'importe où, il peut entreprendre n'importe quoi" (page 150). — Mais comment concilier cette faculté créatrice avec le manque de tempé-

rament, avec l'indifférence et le néant intérieur (dont il est question à page 27)? Jacques Rivière ne veut pas s'en dédire. „Je maintiens que, pris à l'origine, l'Allemand est parfaitement vide et d'une rigoureuse indifférence naturelle. Mais cette indifférence même est quelque chose; elle est une sorte de plasma et de plasma germinatif. Elle forme entre les mains de la volonté une pâte docile, mais ingénieuse" (page 153). L'Allemand est éducable à merci. „Il est monstrueusement éducable"; il a l'assurance de pouvoir aller jusqu'au bout, de possibilité en possibilité; et c'est là qu'on touche „au mystère de la puissance allemande."

Dans une seconde partie, Jacques Rivière cherche à faire confirmer ses observations personnelles par un Allemand; il se sert pour cela d'une étude publiée par Paul Natorp dans le *Deutscher Wille* du *Kunstwart* (en novembre 1915): „Geschichtsphilosophische Grundlegung für das Verständnis unserer Zeit" et „Deutschtum — Volkstum". Il en conclut à l'impuissance analytique de l'Allemand, à son esprit d'universelle synthèse (qui est un nivellement des individualités, où la culture remplace la civilisation), à son impuissance à la contemplation. C'est un perpétuel devenir, un flux d'où n'émerge aucune grande vérité absolue, où le devoir se substitue à l'intelligence. Cette culture aboutit à la barbarie; non pas du tout la barbarie des Huns, comme on le dit trop souvent, mais la barbarie telle que Gœthe l'a définie le 22 mars 1831 dans une conversation avec Eckermann: „Denn worin besteht die Barbarei anders als darin, dass man das Vortreffliche nicht anerkennt?" L'Allemand „est barbare en ceci, qu'il est dans une perpétuelle migration intellectuelle" (page 232).

Cette jeunesse des Allemands, dont ils sont si fiers, est indéniable, c'est une force et aussi un danger, pour l'Europe et pour eux-mêmes. „Depuis le début je pense que les Allemands n'ont pas *de quoi* gagner la guerre [écrit en Septembre 1918]. Il leur manque non pas la force matérielle, non pas d'avoir la justice pour eux. Il leur manque d'être complets, „en acte". Il leur manque d'avoir quelque chose à affirmer. Ils ont, qu'ils n'ont rien à dire. Il ne suffit pas pour vaincre de se remuer beaucoup, ni d'avoir un grand pouvoir de mise en train. Il faut encore être quelqu'un" (pages 249—250).

* * *

Telle est l'ossature de ce petit livre, sa construction logique, son système qui projette autant de lumière sur l'auteur que sur le sujet lui-même. Il faudrait en louer encore la langue, si souple, si claire, si énergique; la variété et l'éloquence des faits vécus cités en exemple. — Je crois connaître assez bien l'Allemagne, non seulement par les livres, mais aussi par le contact direct; j'ai passé deux semestres à Berlin (1892—1893); depuis, j'ai fait de fréquents séjours à Francfort, à Stuttgard, à Munich, à Dresde, à Berlin (dont j'ai pu suivre ainsi la très rapide transformation); le milieu germanique de Zurich, où je vis depuis dix-neuf ans, quoique très différent (en des points essentiels) du milieu allemand, n'en suggère pas moins constamment des comparaisons avec la mentalité latine. Eh bien, malgré cette documentation assez sérieuse, le livre de Jacques Rivière m'a pourtant ouvert plus d'une perspective nouvelle, il m'a expliqué plus d'un phénomène observé depuis longtemps, mais dont la cause profonde ne m'était pas claire. Même là où il se trompe, et complètement (à mon avis), la discussion est encore féconde, parce que son erreur est celle d'une intelligence sincère, dont on voit bien la forme et les principes.

* * *

Discutons. — L'observation de Jacques Rivière est étonnamment exacte et pénétrante. Des Allemands qu'il a vus il nous donne une photographie qui semble faite souvent aux rayons Röntgen; mais c'est une photographie ... instantanée. Il n'y a aucune perspective historique; le „devenir" est odieux à M. Rivière; il le méprise; son jugement se fige dans l'absolu; il nous présente l'Allemand en soi (der Deutsche „an sich"). Son Allemand n'a point d'histoire; il est de toute éternité ce qu'il est en 1914; — son Allemand ne connaît aucune différence de régions et de classes sociales; la simple sentinelle (paysan du Sud ou du Nord que la guerre arracha à la glèbe), le sous-off' de carrière, le capitaine de réserve, le général, c'est tout un, les mobiles de l'un sont les mobiles de l'autre; — enfin (à lire M. Rivière) la psychose de guerre n'a aucune importance ... chez l'Allemand; partout ailleurs elle explique le déchaînement des instincts, la brutalité, la lâcheté; en Allemagne, la guerre ne change rien à l'état normal.

C'est là une première erreur de Jacques Rivière; elle est fon-

damentale. Il n'a tenu aucun compte de la relativité de ses documents, de l'individuel et du momentané. Il y a des brutes en Allemagne, c'est certain (il y en avait aussi en France, entre 1885 et 1890, quand Descaves écrivait ses *Misères du sabre*, et *Sous-offs*; Abel Hermant: *Le Cavalier Miserey;* Henri Fèvre: *Au port d'armes*). Mais quand Jacques Rivière nous raconte (à page 35) l'histoire du „vieux petit Feldwebel, propre, bien rasé, aux yeux clairs et tristes", ou celle du sous-officier saxon qui répond d'un „ton mélancolique et résigné" aux termes orduriers de ses prisonniers (page 37), j'ai l'intime conviction que, ici, il a manqué de pénétration; il n'a pas deviné la tristesse de ces âmes; son esprit moqueur lui a fait commettre une faute de tact, qui, pour n'être pas du genre allemand, n'en est pas moins une faute morale.

Je comprends fort bien l'étonnement du Français (et surtout du Parisien) devant „le manque de tempérament", devant l'apparente „indifférence". Cette lenteur germanique irrite la vivacité latine; mais c'est une erreur que de l'interpréter systématiquement par une pauvreté du fond. Cette lenteur provient souvent de ce que la psychoanalyse appelle l'introversion. Pour autant qu'il est permis de généraliser en pareille matière (qu'on veuille bien remarquer cette réserve!), je crois que le Germain a une certaine tendance à l'introversion. Affaire de race? Peut-être. J'y vois plutôt une affaire d'éducation et de civilisation encore un peu provinciale. Il suffit d'aller en express de Zurich à Berlin, pour voir comment, de ville en ville, plus on se rapproche de Berlin, l'attitude, le geste, la langue se transforment et gagnent en netteté, en précision énergique; et certes le „Schusterjunge" de la Sprée est un cousin du gavroche de la Seine.

Sans m'attarder à des développements historiques (qui seraient pourtant nécessaires et que j'esquisserai sommairement plus tard), je m'en tiens à certaines particularités psychologiques du provincial dont Rivière fait à tort une particularité de l'Allemand. Le provincial, mis en face d'un „étranger", est timide; il l'est plus ou moins, mais il l'est assez généralement, même en France. Et *il le sait,* ce qui augmente son embarras. Soit qu'il se croie véritablement inférieur à l'habitant de la grande ville (ou d'un pays lointain), soit qu'il connaisse simplement sa difficulté à se formuler, il hésite comme un homme qui cherche son chemin. C'est un fait que j'ai

expérimenté cent fois sur moi-même, et constaté souvent, dans des salons parisiens, chez des provinciaux français. Conclure de cette passivité, de cette réaction trop lente, à une pauvreté du fond, c'est un procédé un peu hâtif. Que cette timidité provinciale soit renforcée encore chez les Germains, je l'admets sans autres, et la préfère du reste à certain bagou méridional qui est aussi celui du commis-voyageur allemand et qui est l'indice d'une réelle pauvreté. — Le tort du provincial, c'est de rager intérieurement de sa maladresse, de vouloir la cacher sous des hardiesses (cela arrive aisément à l'Allemand); il faut la supporter en toute simplicité; alors elle n'empêche pas d'observer, de réfléchir, voire même de rire sous cape; car il y a aussi une naïveté parisienne, qui s'étonne de tout ce qui ne se fait pas comme à Paris, qui tranche dans le vif d'un mot brillant et faux (oh, le joli livre à écrire sur le provincial de la Ville-Lumière!) et, si ce n'était une énormité impossible à croire, je supposerais que M. Rivière lui-même a été par moments la naïve victime d'un système.

Les indices sur lesquels Rivière se fonde pour conclure à un „néant intérieur" de l'Allemand sont donc insuffisants; ce néant embarrasse d'ailleurs l'auteur là où il parle de la volonté créatrice; il se tire d'affaire en invoquant „une sorte de plasma germinatif" (page 153). Si cette vague image suffit à le rassurer, il n'est pas difficile. Sans en appeler aux faits innombrables de la réalité, il suffit de citer ces lignes d'un autre Français, parues le 1er Janvier 1915, et qui sont comme une réfutation anticipée: „Puissance matérielle [de l'Allemagne], oui. Mais pourquoi rabaisser le monstre dont notre gloire sera d'avoir entrepris et réalisé la ruine? Le prestige des armées germaniques n'eût pas suffi à lui seul à nous imposer l'art allemand, la philosophie allemande et jusqu'aux méthodes allemandes d'enseignement. Et puis, qu'on y prenne garde. Toute puissance matérielle est en dernière analyse une puissance morale. Il n'y a pas d'armée sans discipline, il n'y a pas de société sans ordre, et il n'y a de discipline et d'ordre véritables que consentis".[1])

[1]) René Gillouin: „La formation du Germanisme", dans la *Revue de Paris* du 1er Janvier 1915. Cette étude vient de paraître aussi, avec d'autres, dans le volume intitulé: *Idées et figures d'aujourd'hui* (Grasset, 1919). Cet ouvrage me frappe par sa sincérité courageuse et par la profondeur de ses réflexions. J'espère lui consacrer prochainement un article qui sera comme une suite de celui-ci.

Très justes ou en tout cas très suggestives m'apparaissent les réflexions de Rivière sur la différence entre le Bien et le Mal, entre le Vrai et le Faux chez l'Allemand. Il a dénoncé là le vice essentiel, qui explique, par exemple, le criminel manifeste des 93; et tout ce qu'il dit sur la chasse aux „possibilités" m'a été une révélation. Mais ici encore: manque total de sens historique. Là où Jacques Rivière voit un vice congénital, il n'y a évidemment qu'une maladie, une perversion, une crise passagère. — Sans doute, le flux du „devenir" ne devrait pas saper certaines vérités morales qui se dressent en quelque sorte comme des Propylées au point de départ de l'effort humain; mais ce „devenir" n'en est pas moins un fait; et si les notions du Vrai et du Bien sont éternelles en leur essence, il n'en est pas moins vrai que leur interprétation et leur application varient et que leur domaine s'accroît au cours des siècles. Il y a des actes que le droit romain consacrait et que nous condamnons; et inversément. La révolution de Bergson ne peut-elle pas se résumer en cette notion de „devenir"? On me dira que Bergson est un Romantique, que ces néfastes Romantiques furent au fond des Allemands, qu'ils ont perverti la pensée française... Mais comment pouvaient-ils le faire, puisque (d'après la théorie des „purs") la pensée française fut déjà pervertie par la

---

Dans le *Journal de Genève* du 26 janvier 1920, je lis un article „Pour expliquer la France", signé J.-E. R. et consacré à une sorte de bulletin périodique intitulé *La Civilisation française* (Guide pour l'explication des choses de France, publié chaque mois par un comité d'hommes d'étude). Après avoir loué — avec raison — l'intention de ce bulletin et la valeur des numéros déjà parus, l'auteur de l'article émet très franchement quelques vœux — bien justifiés — et écrit entre autres les lignes suivantes qui sont une réponse (involontaire) au mépris de Jacques Rivière pour le *devenir:* „On se demande comment on s'y prendra pour *expliquer* à un étranger que Michelet et Quinet, Proudhon et Fourier, Lamartine et Hugo, Louis Blanc et Jaurès, Jean Dollfuss et Frédéric Passy, Rodin, Debussy et Bergson sont d'authentiques représentants de l'esprit français. Si enfin le rationalisme, aussi élargi qu'on le voudra, à la manière de M. Boutroux par exemple, constitue le seul inspirateur de la civilisation française, on se demandera encore si le petit peuple huguenot est bien de chez nous. Car il s'agit, encore une fois, d'expliquer la France. On répond: la France est d'une plasticité merveilleuse. Elle est en état d'évolution constante, signe de son immortelle destinée. Elle est donc capable de suivre une autre règle que celle du rationalisme ou du positivisme le plus pur. Elle est travaillée — comme tous les peuples, d'ailleurs — par des forces extra-intellectuelles. Qu'on nous le dise alors, afin de caractériser la France avec vérité". — Cela me semble la vérité même; mais alors nous aurions, même en France, „une sorte de plasma germinatif"? Horrible dictu!

Renaissance d'origine italienne? Nous tombons dans l'absurdité, dans la négation pure et simple de l'histoire, dans l'immobilité de la mort.

Laissons là toute discussion sur le devenir; revenons-en aux notions du Bien et du Mal, du Vrai et du Faux, et à l'échelle des „possibilités". La remarque de Rivière, „l'Allemand ne ment jamais; il prolonge", est essentielle. Je l'avais faite pour mon compte, dès 1914, mais sans trouver la formule, ni l'explication profonde. De tous les documents que j'ai recueillis aucun n'est aussi typique que celui cité par Rivière (page 117): „Je me rappelle un entrefilet de journal dont voici à peu près les termes:

La barque de pêche norvégienne X... a été coulée par un sous-marin allemand. 22 hommes de l'équipage et le capitaine ont péri, 3 ont été recueillis par le schooner Y...

Et devinez maintenant comment il était intitulé. *Ein Unglück* ou *Verunglückte Norweger,* supposerez-vous peut-être. Non. Le journaliste allemand avait trouvé mieux ..., il avait imaginé une combinaison; il avait mis tout simplement: *Gerettete Norweger* ... Il ne voyait pas de contradiction fondamentale entre les deux parties de son texte".[1])

Comment expliquer ces entorses systématiques, officielles, données à la vérité, et combinées avec le respect de la vérité extérieure, de la lettre, dans un pays qui eut certainement, pendant longtemps, le culte de la probité? Rivière les explique par la chasse aux „possibilités"; il ouvre là une voie très intéressante, qui me semble juste, à condition qu'on la suive dans l'histoire, non dans l'absolu et qu'on en perçoive les divers embranchements. Ce n'est pas tel ou tel philosophe (Kant ou Hegel) qu'il faut rendre responsable d'une mentalité pervertie, mais plutôt la succession vertigineuse des systèmes contradictoires qui tous fendent les cheveux en quatre. En outre il y a la brusque ascension d'un pays longtemps morcelé et impuissant à l'unité et à la suprématie européenne, et cela juste

[1]) On dira peut-être que Rivière cite de mémoire et qu'il pourrait même avoir inventé l'histoire. Dire que je crois à sa véracité, ce serait alors me faire accuser de naïveté ou de complicité. Je dirai donc que j'ai collectionné bien d'autres textes, authentiques, tout aussi éloquents quoique moins amusants. — Quand aux „canards" de la presse française, le record pourrait bien être tenu par l'histoire de la „Kadaververwertung" (utilisation des cadavres humains pour en tirer de la graisse) qui fut acceptée avec une crédulité surprenante chez ces „Français, nés malins" dont M. Rivière exalte l'infaillible bon sens.

au moment où triomphe en Europe la philosophie matérialiste; il y a donc l'inexpérience, l'ivresse, l'orgueil et enfin cette conviction toujours grandissante qu'on est le peuple élu, qui, après de séculaires souffrances, est destiné à régénérer le monde. Cela mène directement au système qu'on appelle le jésuitisme (mais qui date de bien avant les Jésuites): Puisque la fin est excellente, la fin justifie les moyens. Rien de tout cela n'a été inventé par les Allemands; ce n'est pas un vice congénital de leur race; bien d'autres nations ont passé par là (en particulier la France du XVIIe siècle) et en ont gardé quelque chose; mais tandis que chez elles la maladie est chronique, plus ou moins neutralisée par des conceptions nouvelles, la maladie de l'Allemagne en est encore à l'état aigu; ça lui passera, pour peu qu'on veuille bien l'y aider.

Il reste à esquisser les conditions politiques de l'Allemagne moderne, comment la religion, la philosophie, la science, le socialisme lui-même ont été peu à peu enrégimentés au service du pouvoir absolu. Ce sera l'objet d'un second article, où le livre de René Gillouin nous servira de fil conducteur et où nous en reviendrons au problème civilisation-culture, soulevé par Jacques Rivière dans la seconde partie de son étude. Aujourd'hui, en prenant congé de lui, nous pouvons dire en un mot le défaut capital de ses observations pourtant si sagaces: c'est le *système*. Au lieu de juger l'Allemand en le prenant dans ses racines, c'est-à-dire dans son histoire, dans son milieu, et dans un moment donné, au lieu même de prendre tout simplement un point de vue humain, il a commencé par se heurter à tout ce qui ne répond pas à la mentalité d'un intellectuel parisien, et il a coordonné en un système certaines explications justes mais isolées; ce système l'enchante, parce qu'il est clair et logique; il y soumet son patient, de vive force, sans se douter qu'il brutalise la réalité, avec une ingéniosité dépourvue, non pas de naïveté, mais de cette générosité qu'on dit être une qualité „bien française".

Après avoir écrit: „Il y a une certaine chevalerie allemande que l'on méconnaît trop souvent et dont j'ai eu personnellement à me louer" (page 69) il ajoute aussitôt: „Il n'y a aucune raison de soupçonner la sincérité de ces manifestations. Mais n'y sentez-vous pas tout de même je ne sais quelle application?... le même manque de spontanéité morale que nous avons déjà noté." N'est-

ce pas là le procédé reproché ailleurs à l'Allemand, qui donne d'une main et reprend de l'autre?

Il écrit: „En morale, l'Allemand ne trouve pas... Quelle force n'eût pas été la sienne, s'il eût su jeter dans le monde des formules aussi impressionnantes que celles que l'Entente a mises en circulation!... Je suis certain que le poids le plus lourd qu'il sente à l'heure actuelle (Septembre 1918) peser sur lui, c'est bien moins celui des armées de l'Entente que celui de tous ces jugements qu'elle a tournés contre lui, braqués sur lui comme des canons, et auxquels il ne peut pas répondre" (pages 72 et 73). Absolument juste, en ajoutant que, si l'Allemagne n'a pas trouvé des formules, c'est qu'elle se sentait confusément dans son tort. Mais aujourd'hui, en janvier 1920, l'heure est venue de dire encore ceci: Nous avons cru aux formules de l'Entente, parce qu'elles répondent pour nous à un besoin de l'humanité, à une loi de l'évolution. Mais était-ce une promesse sacrée, ou n'était-ce que des „formules impressionnantes"? Si c'était un engagement, pris au nom du Vrai et du Bien, il faut le tenir; si ce n'était qu'une formule, ne craignez-vous pas de les voir braqués un jour contre vous, ces jugements plus lourds que des armées?

ZURICH E. BOVET

□□□

DAS ALTE BLAUE HAUS

Von ROBERT JAKOB LANG

Wie wunderlich ist's in der Nacht zu stehn.
Die Welt ist wie ein altes blaues Haus,
Davor aus dunkeln Gärten Düfte wehn
Und alle Dinge ruhen darin aus;

Als wie ein helles Fenster ist der Mond
Hoch unter seinem steilen Giebelrand,
Dahinter unser lieber Herrgott wohnt
Und lächelnd Stunden wägt in seiner Hand.

□□□